

Dans cet article, Elisabeth Parmentier se donne pour but de répondre à la question « Qu'est-ce que prêcher ? ». Elle le fait par le biais de la question : « Qui parle dans la prédication ? » et y apporte des éléments de réponse qu'elle discute en s'appuyant sur des auteurs faisant autorité dans les champs francophones, anglophones et germanophones. Cette interrogation est légitimée par le fait que l'homilétique est aujourd'hui – notamment dans le monde francophone –, en recherche d'elle-même.

Le premier élément de réponse est que « prêcher, c'est parler au nom de Dieu ». Or cette conviction a évolué dans le temps depuis l'identification par Luther de la prédication à la Parole de Dieu. Si Karl Barth soutient cette idée, il y met des conditions (interpellation par Dieu, communion de foi, proclamation en Eglise) et donne des critères (la prédication doit être fidèle à la révélation, ecclésiale, normée par la confession de foi, conforme au ministère, de caractère provisoire, biblique, originale, adéquate pour la communauté et spirituelle). Cette vision d'une adéquation entre parole de Dieu et parole prêchée va subir des évolutions, chez Barth lui-même et plus encore par la suite pour faire émerger la prédication comme témoignage (Barth dans sa dogmatique), ou d'œuvre au service de Dieu (Bukowski), ou encore de service de la parole. On voit aussi se profiler un accent sur la dimension sacramentaire de la prédication (Craddock), ou encore qu'un *verbum internum* (une parole intérieure) vienne contribuer à ce que la parole humaine devienne parole de Dieu (Theissen). Finalement, pour Elisabeth Parmentier, dans l'évolution de la compréhension des rapports entre parole prêchée et parole de Dieu, « on n'abandonne par la certitude que la Parole de Dieu advient, mais ce mystérieux élément dépend de l'Esprit Saint » (p. 377).

Prêcher, c'est aussi « parler de Dieu », ce qui est un glissement de langage significatif pour la tâche de la prédication. Prêcher devient alors aussi un « discours sur Dieu ». Or comme Bernard Reymond la présente, la prédication a un caractère événementiel, de « parole vive », d'où l'analogie possible avec l'œuvre d'art. Mais si la prédication est interpellation, elle est aussi don, ce qui distingue la prédication du discours. Pour Manfred Josuttis on peut distinguer quatre genres de langage pour parler de Dieu : l'exposé objectif (qui présente la vérité comme une réalité prédonnée), l'appel à la volonté (qui veut transformer la réalité à partir du devoir de vérité), la conversation (qui veut gagner la réalité à la vérité) et l'œuvre d'art langagière (qui veut rendre présente la vérité comme réalité). Or les prédications d'enseignement et d'exhortation (deux premiers genres) ont fait leur temps. Si le troisième genre (prédication dialogue) est plus en vogue, il ne semble pas suffisant, ce qui place le langage de la prédication du côté de la poésie. « Or l'art est avant tout destiné à frapper le public » (p. 379).

Le troisième élément de réponse à la question « Qui parle dans la prédication ? » a trait à l'auditeur. C'est non seulement parler à l'auditeur, mais aussi parler de l'auditeur. Celui-ci n'est plus simple interlocuteur, mais devient sujet de la prédication. Dans cette dynamique, la prédication n'est plus monologue mais interaction entre le prédicateur et son assemblée. Cela peut avoir pour conséquence un rapport nouveau entre exégèse et prédication, où l'« on ne va plus du texte biblique vers la prédication, mais de la situation homilétique vers le texte ». Il y a insistance sur l'aspect contextuel de la prédication. Elisabeth Parmentier considère cela comme une avancée positive de l'homilétique mais qui pose question à la théologie, car la prédication doit continuer à « offrir une parole qui déplace l'humain de l'enfermement sur lui-même. La prédication parlante pour l'auditeur devrait pouvoir être l'offre existentielle de s'ouvrir à l'amour de Dieu » (p. 383).

Prêcher, c'est encore « manifester l'Eglise ». Si la prédication a vocation à être « confession de la part du prédicateur, mais aussi, à travers lui de l'Eglise toute entière », Elisabeth Parmentier montre à quel point cette dimension est peu présente, en tous cas chez les théologiens protestants. C'est pourtant la prédication qui « constitue et structure l'Eglise comme corps du Christ. [...] C'est à partir de la parole de

Dieu qui constitue l'Église en communauté parlante que celle-ci peut répondre à la grâce » (p. 385). D'où l'importance de promouvoir une plus grande conscience de l'appartenance ecclésiale chez les fidèles.

Enfin, « prêcher, c'est faire parler la Bible ». Aujourd'hui la théologie herméneutique a montré que les textes bibliques sont déjà le résultat d'interprétations des croyants. On ne peut donc plus envisager l'homilétique dans la démarche classique d'étapes successives (cf. Barth) d'*explicatio* (analyse du texte biblique), de *restitutio* (témoignage du contenu de la révélation) et d'*applicatio* (fidélité au texte et au temps présent). « Il s'agit plutôt de reconstruire une analogie, même à partir d'éléments nouveaux et différents, dans laquelle le fidèle pourrait vivre selon les modalités spécifiques de sa vie, une expérience du Dieu de Jésus-Christ comparable à celles des témoins bibliques » (p. 387). Dans cette optique, Gerhard Ebeling voit le texte de la prédication comme une « continuation », voire une « mise en œuvre » du texte biblique, « afin que l'on ne parle pas du texte, mais que celui-ci parle ». Finalement pour Elisabeth Parmentier, « l'un des acquis les plus significatifs de l'époque contemporaine est de laisser à l'interprète la liberté de sa réception, qui ne sera pas nécessairement ce qu'espérait ou visait l'auteur du texte, l'exégète ou le prédicateur » (p. 389).

Dans cet article, Elisabeth Parmentier réussit d'une manière pertinente, profonde et cohérente à faire le tour de bien des enjeux de l'homilétique contemporaine. Si dans ces cinq éléments de réponse à la question de savoir qui parle dans la prédication il peut parfois sembler qu'Elisabeth Parmentier laisse plus de place au dialogue, au questionnement et à la réflexion qu'à des positions affirmées, elle conclut néanmoins en osant trancher et se positionner et dire que « **prêcher, c'est parler de Dieu et avec Dieu, de l'auditeur et avec l'auditeur, de l'Église et avec l'Église, en dialogues ininterrompus. C'est redire et refaire le chemin de Dieu vers les humains et ouvrir le chemin des humains vers Dieu. Mais c'est rappeler toujours qu'en fait la parole de Dieu est celle qui nous prêche et nous interprète** » (p. 390).

Plan de l'article

Introduction

- I. Prêcher, c'est parler au nom de Dieu
- II. Prêcher, c'est parler de Dieu
- III. Prêcher, c'est parler de l'auditeur
- IV. Prêcher, c'est manifester l'Église
- V. Prêcher, c'est faire parler la Bible

Conclusion

Citations

« La recherche dans cette discipline [l'homilétique] est complexe pour différentes raisons. La première est liée à la contextualité et au caractère très situé du genre spécifique qu'est la prédication. [...] Le second problème est, à l'inverse, celui du morcellement et la trop grande spécialisation des approches. Pour certains, c'est le type de discours (et son langage spécifique) qui fait la prédication, pour d'autres le cadre (ecclésial) dans lequel il est tenu, pour d'autres sa démarche spécifique (l'appel à la foi) ou son contenu (théologique et kérygmatic). Or c'est justement le nouage des différentes dimensions (et des domaines de recherche qui y sont liés) qui fait la spécificité, la difficulté et la richesse de la prédication » (p. 374).

« Prêcher, c'est parler au nom de Dieu. Aussi les prédicateurs doivent-ils pouvoir assumer leur parole humaine dans le cadre du ministère pour lequel ils ont été ordonnés, et être au clair sur le rapport entre leur vocation, leur fonction et leur personne, entre leur discours explicite et leur spiritualité et théologie personnelles qui transparaissent aussi de manière non verbale » (p. 389).

« Prêcher, c'est parler de Dieu. Il faudra, en fonction des circonstances, clarifier dans quelle mesure et sous quelles conditions la prédication aura à être discours comportant un message explicite, ou pistes de réflexion, voire présentation inductive laissant la liberté d'interprétation. Il n'y a pas nécessairement d'alternative, mais le défi est de ne renoncer ni à la formulation claire, ni à l'interpellation, ni au langage suggestif » (p. 390).

« Prêcher, c'est parler de l'auditeur. Il est indispensable que s'expriment les doutes, craintes et espérances des croyants. Mais il s'agit d'une part d'éviter que l'humain et son "vécu" ne remplissent tout l'espace, et que le culte ne devienne prétexte à une auto-représentation. D'autre part, le culte ne saurait se limiter à une exposition de sensibilités individuelles mais doit pouvoir contribuer à l'édification de la communauté croyante, et ceci au-delà du contexte local » (p. 390).

« Prêcher, c'est manifester l'Eglise. Il serait nécessaire que les homiléticiens protestants développent davantage non seulement le lien entre la prédication et le cadre culturel et communautaire, mais surtout la signification de l'Eglise comme "communion des saints" et "corps du Christ" constitué par la Parole de Dieu » (p. 390).

« Prêcher, c'est faire parler la Bible. La fidélité à l'Écriture ne sera pas servilité ou fondamentalisme, mais émerveillement de la richesse des interprétations. Ceci nécessite une inter-disciplinarité plus grande entre les sciences bibliques et l'homilétique, une réflexion renouvelée sur la conception de la "vérité" et sur le travail de transmission et de réception dans la tradition chrétienne » (p. 390).

« Prêcher, c'est parler de Dieu et avec Dieu, de l'auditeur et avec l'auditeur, de l'Eglise et avec l'Eglise, en dialogues ininterrompus. C'est redire et refaire le chemin de Dieu vers les humains et ouvrir le chemin des humains vers Dieu. Mais c'est rappeler toujours qu'en fait la parole de Dieu est celle qui nous prêche et nous interprète » (p. 390).